

# LE MONDE ILLUSTRÉ

N<sup>o</sup> 3051. — 60<sup>e</sup> Année.

SAMEDI 10 JUIN 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSELIN



## LE MARÉCHAL LORD KITCHENER

Ministre de la Guerre du Royaume-Uni,

qui vient de périr, à bord du croiseur *Hampshire* torpillé, au moment où il se rendait en Russie, sur l'invitation du Tsar.

(Dernier portrait dû à l'aimable courtoisie de la Revue « THE GREAT WAR ».)

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## LES EAUX D'ALLEMAGNE

Un joli titre — qui est, si je ne me trompe, celui d'un livre de Méry : il évoque le temps des crinolines et des cocodès, alors que, avant 1870, tout ce qui se piquait d'élégance était dans l'obligation mondaine de se montrer à Bade, à Nauheim, à Hambourg, à Ems, ou à Wiesbaden. Les Parisiens avaient donné le ton en tous ces endroits : ils en avaient fait la réputation et la fortune. Quand l'Alsace nous eut été prise, pour n'avoir point à traverser, tant qu'il serait allemand, le territoire qui nous avait été ravi, et surtout pour ne plus se trouver en contact avec les Boches qu'on avait assez vus — en quoi ils firent prudemment ainsi qu'on va pouvoir le constater — les Français renoncèrent à ces villégiatures d'outre-Rhin et s'aperçurent bien vite que nous avions mieux chez nous. Les hôteliers d'Allemagne, menacés de la ruine imminente, se retournèrent vers les Russes qui n'avaient pas les mêmes raisons de bouder l'empire de M. de Bismarck et les attirèrent par toutes sortes d'affriolantes perspectives.

Ils se laissèrent d'autant mieux séduire que, depuis longtemps déjà, l'un de leurs romanciers les plus célèbres, Ivan Tourguenéf, avait excité leur enthousiasme pour ces stations thermales, en dépeignant les agréments irrésistibles, et en donnant Baden-Baden, en particulier, pour cadre à divers épisodes de ses savoureux récits. L'évocation du merveilleux site, à l'entrée d'une des plus belles vallées de la Forêt Noire, la poésie de ses aspects, le charme des promenades ravissantes qui s'offraient à la flânerie des touristes et des baigneurs, trouvèrent en lui un fervent admirateur, et sur la foi de ses engageantes descriptions, ses compatriotes « s'emballèrent » longuement sur cette station privilégiée et sur ses environs.

Les aubergistes boches, de quelque rang qu'ils soient, excellents dans l'art de soutirer l'argent de leurs pensionnaires : comme on ne vient guère chez eux pour s'y amuser et que par conséquent on n'y reste pas, ils ont inventé afin de retenir les candides touristes le système des cures. Une cure ne dure pas moins de trois semaines ; il y a des cures de tout, d'eau, de petit lait, de raisin : ceux qui n'ont ni raisin, ni petit lait, ni eau à vendre, établissent des cures d'air, de soleil, de solitude — matières premières d'un prix peu élevé. On en a vu qui ont gagné des fortunes à faire marcher les gens pieds nus dans l'herbe mouillée, suivant les préceptes du père Kneip ; et même, peu de temps avant la guerre, un vieux polisson de doktor berlinois, possédant un vaste jardin, y hébergeait moyennant finances des clients et des clientes qui s'y promenaient dans l'authentique costume édenique, pour le seul but de se retrouver à la saine hygiène primitive. Celui-là avait inventé la cure de nudité et ses prospectus en promettaient miracles.

Or, nos amis russes ne sont pas méfiants : ils ont donné dans tous ces panneaux : depuis dix ans et plus ils enrichissaient ces industries allemandes, payaient généreusement, se laissaient exploiter sans réchigner, et jetaient des trink-geld opulents. Dans tout moscovite, il y a du bon général Dourakine, dont les largesses ont fait l'éblouissement de notre enfance en même temps que la prospérité de l'*Auberge de l'Ange gardien*. En retour de leurs roubles ils trouvaient en toutes ces villes d'eaux l'obséquiosité la plus humble et l'affection de la sollicitude la plus empessée.

La guerre éclate — changement à vue. Les baigneurs russes étaient particulièrement nombreux en Allemagne dans l'été de 1914. Un avis officiel émané de Berlin leur assure toute sécurité et les invite à gagner la Russie dans un délai de quatre jours — en même temps qu'une rumeur également émanée de Berlin et non moins officiellement sans doute se répand par toute l'Allemagne invitant les sujets du Kaiser à « avoir l'œil », attendu que tous ces Russes ne sont autre chose que des espions. Aussitôt,

comme en exécution d'un mot d'ordre, voilà tous les maîtres d'hôtel, les médicastres, vendeurs d'air pur ou de petit lait, tenanciers de maisons de repos, si prodigues de courbettes la veille, qui se mettent à molester leurs pensionnaires ébahis. Le docteur Lippelt, directeur du sanatorium de Friedrieschrod, en Thuringe — un homme pratique comme vous allez voir — commence par envoyer tous ses clients russes au bain de vapeur et les y retient le temps de fouiller leurs vêtements, de sonder leurs poches, de fracturer leurs malles et de râfler tout ce qu'il trouve de bijoux, montres, bagues, etc. — un prétexte de se payer ainsi de ses soins, l'argent russe ayant cessé d'avoir cours — puis, quand les malheureux échaudés ont obtenu l'autorisation de se revêtir, il les jette hors de sa maison, les malades et les paralysés comme les autres et ferme sa porte sur eux.

Les mêmes faits se passent à Nauheim, à Wiesbaden, à Kissingen, partout. Les médecins de ces villes d'eaux commencent par dépouiller leurs malades russes de tout objet de valeur et les poussent sur le pavé où les attendent une foule surexcitée, des clamants, des invectives, des coups et le cri sans cesse répété, afin qu'il se propage : *mort aux espions russes*.

Alors les malheureux sont livrés aux gendarmes, traînés comme des malfaiteurs à travers les rues, parqués dans des abattoirs, entassés dans des wagons de fumier à peine débarrassés de leur contenu et que nul n'a pris soin de nettoyer. Il y a là des vieillards souffrants et affaiblis, des opérés de la veille, des femmes sur le point d'être mères, d'autres qui ont accouché deux ou trois jours auparavant, tous et toutes, au pas militaire, sans pitié pour les pleurs, les évanouissements, les supplications, sont poussés vers les gares, séjournent pendant des nuits et des jours entiers sur des quais, sans un banc pour se reposer, sans une botte de paille pour s'étendre, gémissant, tremblant de fièvre ou tombant de faim, car, bien entendu, il ne se trouve pas un Allemand pour assister ces malheureux auxquels on a pris leur argent et qui ne peuvent payer. — « Nous n'avons rien pour des ennemis », disent stoïquement les buvetiers.

Pendant un arrêt dans une certaine gare, une jeune femme, dont le mari a été retenu comme « prisonnier de guerre » et qui emmène son enfant malade, aperçoit en face de son wagon un groupe d'officiers prussiens attablés sur le quai à vider de grands verres de bière. La jeune femme, s'adressant à eux, leur fait voir son enfant qui pleure de soif et les supplie de vouloir bien lui donner le fond d'un de leurs verres. Et bientôt en effet l'un des officiers se lève, parmi les rires de ses compagnons, pénètre dans le wagon et tend à l'enfant un verre qu'il vient de faire remplir. L'enfant se met à boire avec une hâte passionnée, mais tout de suite il crache ce qu'il a dans la bouche. L'officier avait jeté dans la bière une poignée de sel !

Ce ne sont point là des racontages, des récits de journalistes plus ou moins contrôlés. Beaucoup parmi les baigneurs russes sont morts en route, ou ont été fusillés, ou sont devenus fous, ou ont disparu sans qu'il soit possible de retrouver leur trace ; ceux qui ont pu regagner leur patrie ont rédigé des protestations, dont le ministère des affaires étrangères à Pétrograd a fait, après enquête, l'objet d'un rapport : ce sont donc là des documents officiels, des récits authentiques et indéniables. Nous nous bornons ici à les résumer d'après l'analyse très complète qu'en a donnée M. Téodor de Wyzewa dans son très récent volume *Derrière le front boche*, un beau livre et un bon livre, car il est écrit par l'un de nos compatriotes qui connaît le mieux l'Allemagne, qui l'a étudiée depuis vingt ans avec le plus de constance et d'impartialité, et qui se trouve, par suite, en état de raisonner et de justifier la haine que nous devons à nos ennemis. *Derrière le front boche* et notamment l'étude sur la persécution des baigneurs russes, par quoi débute le volume, c'est un nouveau fer rouge appliqué, au bon endroit, sur l'épaule de la Germania.

Ces atrocités n'atteignent pas à l'ampleur

systématique des grands massacres de Belgique, mais elles les surpassent en ignominie : il n'y a pour l'établir qu'à puiser au hasard dans le rapport officiel du ministère russe des affaires étrangères. Nous connaîtrons ainsi ce qu'est la pudique Allemagne.

Dans un train qui roule vers Stettin, deux officiers prussiens, revolver au poing, enfoncent la porte du lavabo où vient d'entrer la jeune fille d'un banquier de Pétrograd, M. P... Ils se ruent sur elle en présence du père accouru à ses cris et l'outragent tour à tour aux yeux de tous les voyageurs du wagon terrifiés. Depuis ce jour, Mme P... est devenue folle, son père lui-même a dû être placé dans une maison de santé.

Dans une station aux environs de Dantzig, le 3 août, un lieutenant ivre fait sortir du wagon une fillette russe de quinze ou seize ans et en fait présent à des soldats qui se trouvent sur le quai. Nombre de témoins ont déposé que l'enfant a été dépouillée de tous ses vêtements et entraînée nue jusqu'au corps de garde voisin.

A Stettin, c'est une mère qui se voit enlever sa fille : des soldats ivres l'emmènent dans leur caserne après avoir roué de coups la pauvre femme qui, ensuite, a dû attendre toute la nuit jusqu'au lendemain matin le retour de son enfant. Le *Matin* de Pétrograd relate que des voyageurs russes enfermés dans la prison publique de la ville prussienne d'Ostrow virent vers minuit une troupe de soldats préposés à leur garde choisir parmi eux cinq jeunes femmes au nombre desquelles se trouvait notamment la femme d'un médecin polonais. Les prisonniers tâchèrent de leur mieux d'empêcher l'attentat qu'ils prévoyaient, mais les soldats allemands les assommèrent avec les crosses de leurs fusils et les refoulèrent brutalement.

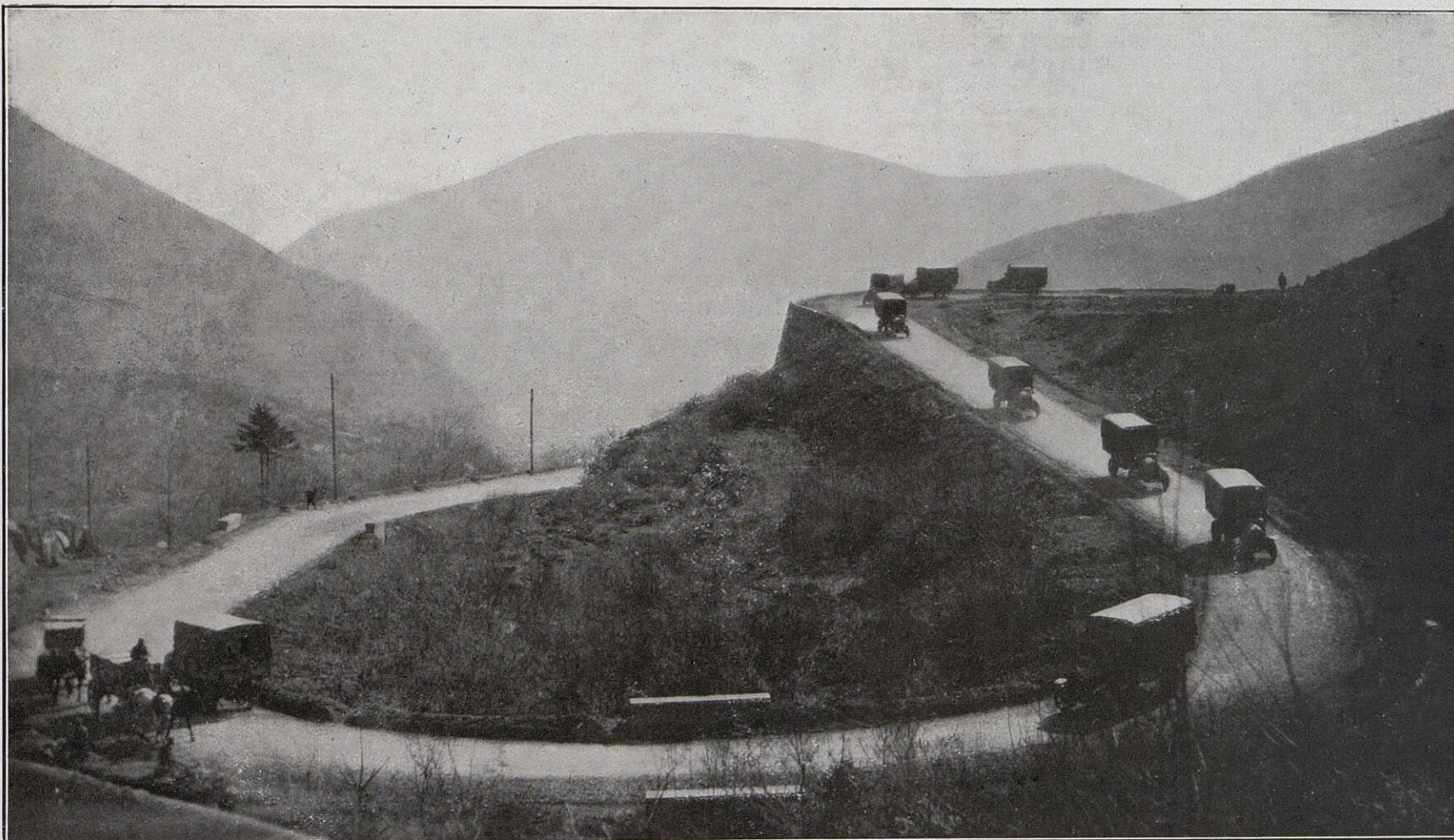
« C'est seulement à l'aube, écrivent les témoins, « tandis que nous gissons presque sans connaissance, que la porte de notre salle s'est entr'ouverte pour livrer passage à cinq misérables créatures irréparablement souillées. Personne « de nous n'osait tourner les yeux vers le coin « de la salle d'où nous entendions monter sans arrêt de sourds gémissements ». Et quand, plus tard, le lugubre convoi de prisonniers a quitté Ostrow, la même impression douloureuse continuait d'accabler tous les cœurs, à l'exception de ceux des gardiens du convoi qui « instruits « de ce qui venait d'avoir lieu la nuit précédente, ne se lassaient pas de dévisager cyniquement les cinq pauvres femmes, avec toute sorte de sarcasmes et de réflexions humiliantes ».

A Sassnitz, deux proscrits russes ont été fusillés parce qu'ils avaient blâmé trop haut l'attitude scandaleuse des officiers allemands à l'égard des prisonnières. Dans la caserne de dragons de Neu-Strelitz, — où l'on avait pris l'habitude d'emmener, pour les fouiller, tous les voyageurs, — le père de l'une des jeunes filles que l'on examinait, n'ayant pu se retenir de frapper au visage l'un des lieutenants, a été fusillé devant tout le monde par ordre du colonel.

Ce n'est là qu'une partie, qu'une très faible partie des faits relatés par M. T. de Wyzewa. La plupart sont trop horribles ou trop répugnantes pour être rapportés.

On ne saurait marquer assez de pitié et de compassion pour les victimes de ces atrocités ; mais il faut songer, par compensation, que, répandues par le monde entier, au même titre que les horreurs de Belgique, elles lui apprendront que l'Europe contenait à son insu une nation barbare qui, en dépit de son infatuation et de son orgueil, n'avait pris que le vernis de la civilisation et gardé intacts les sentiments brutaux et les sordides façons des premiers âges de l'humanité. C'est de cette constatation que la Prusse, responsable, mourra ; on ne sort pas vivant de tels égouts. On peut être assuré dès maintenant, en tous cas, que ce ne sont plus ni les Russes, ni les Anglais, non plus que les Français qui contribueront à enrichir les Eaux d'Allemagne, instruits de ce que cachent l'obséquiosité des hôteliers, la rapace sollicitude des doktors et l'humilité feinte des portiers d'hôtels.

G. LENOTRE.



NOS TROUPES EN ALSACE. — Les routes par lesquelles s'effectue le ravitaillement des corps de troupes installés sur les sommets des Vosges.



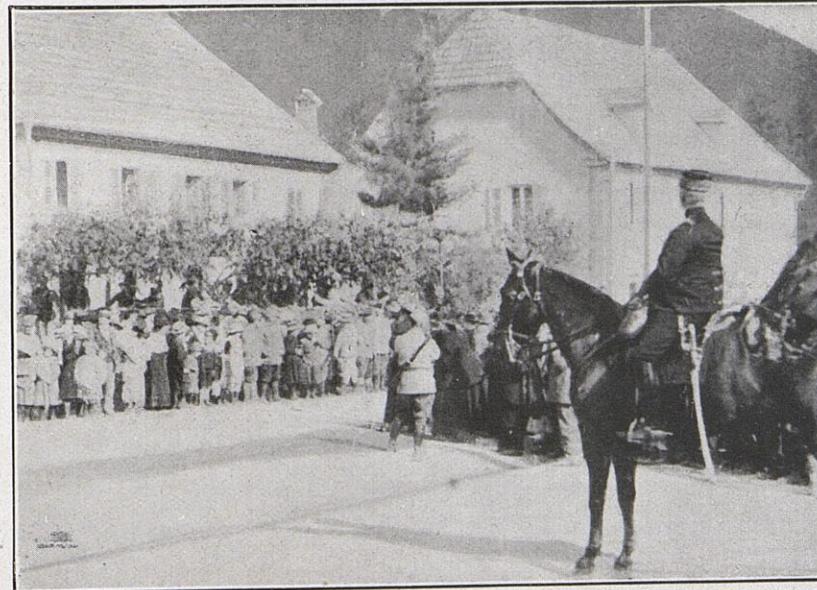
Nos alpins procèdent au déblaiement des neiges.



L'air vif des hauts plateaux crée des appétits formidables.



Une prise d'armes au village de ..... (Vosges).

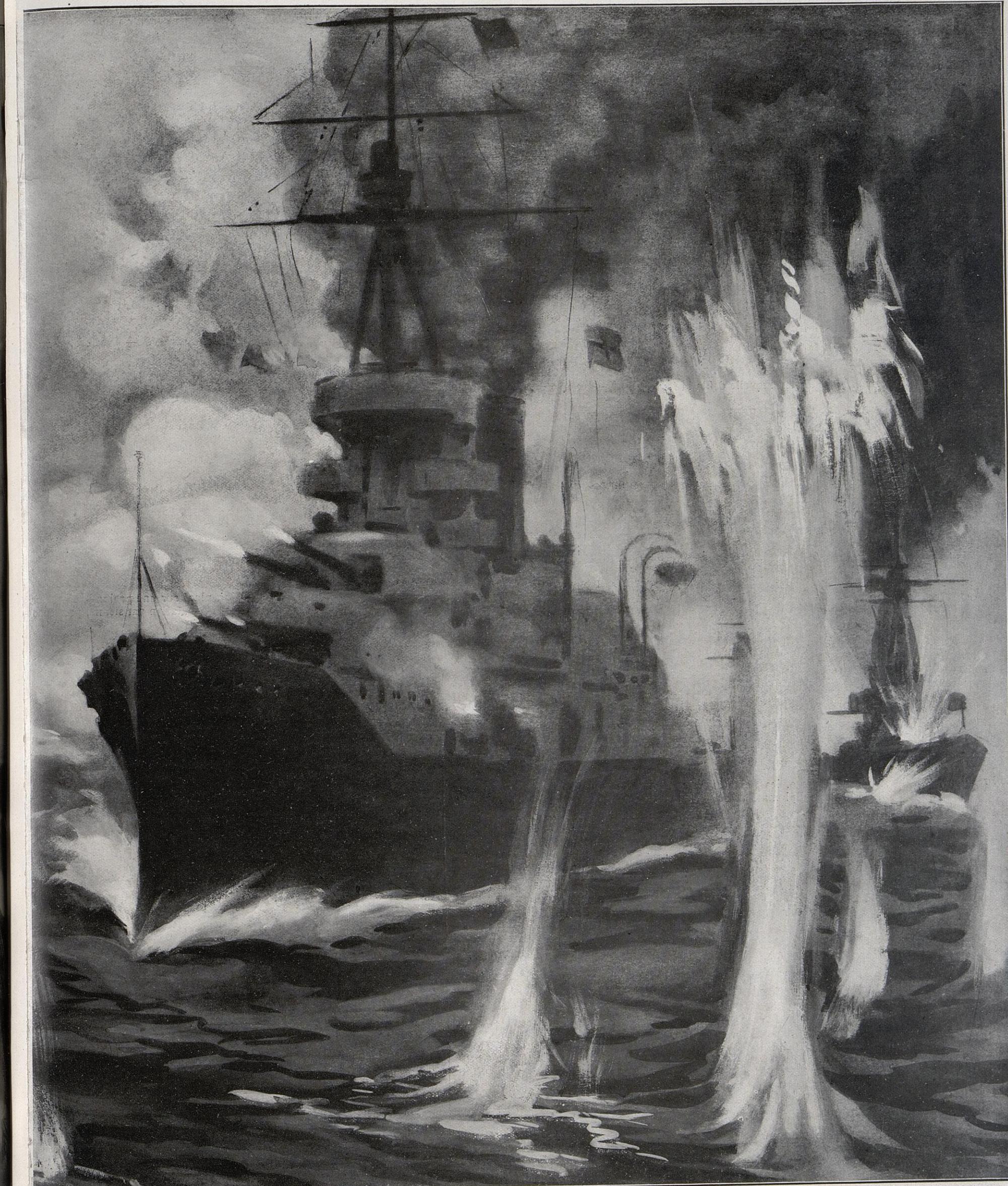


Le général N... va passer en revue ses troupes.

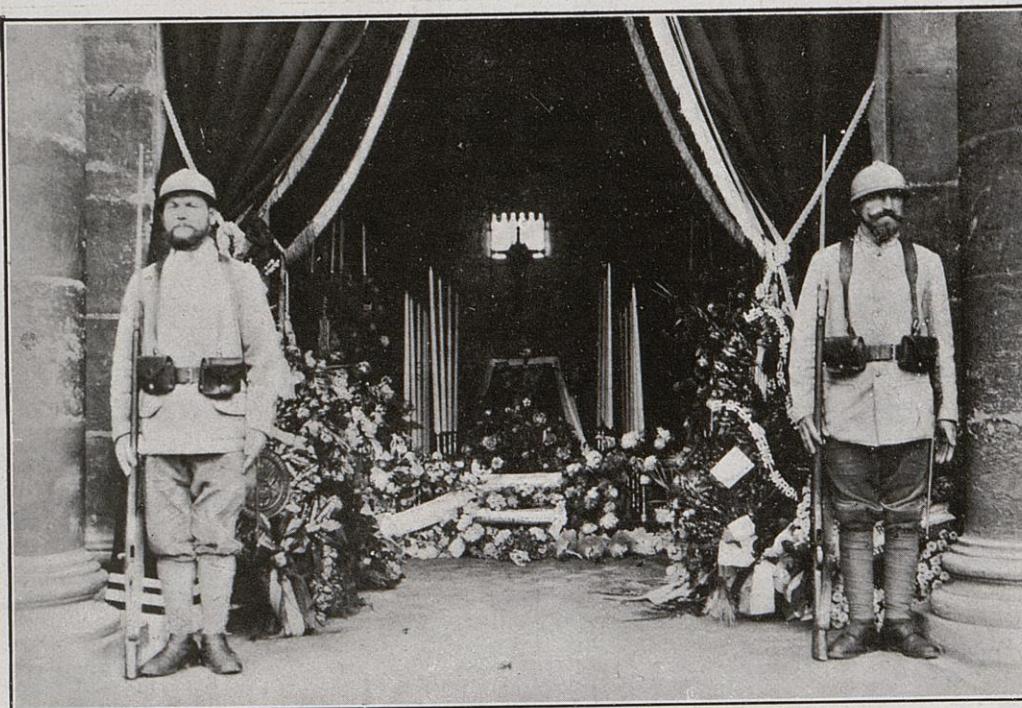


## LA GRANDE BATAILLE NAVIDE LA MER

La loyauté et la superbe franchise avec lesquelles, tout d'abord, l'Amirauté anglaise avoua ses pertes, firent croire, durant les premières heures, au monde haletant d'émotion que cette bataille constituait une grande victoire pour la marine britannique. Les Allemands ont perdu — est-ce là bien tout? — deux vaisseaux de ligne, deux croiseurs dreadnoughts sous-marin. Ceci ne peut être considéré comme

NORD (31 Mai - 1<sup>er</sup> Juin 1916). — Dessin de ATAMIAN.

que le Royaume-Uni n'avait peut-être pas eu la maîtrise du combat; puis, peu à peu, les renseignements arrivèrent, les faits se précisèrent et maintenant l'on sait que cette bataille fut une victoire pour la marine britannique. Les Allemands ont perdu — est-ce là bien tout? — deux croiseurs légers (classe de l'*Elbing*), deux croiseurs légers (genre *Rostock*), un croiseur léger (le *Frauenlob*), neuf destroyers et un sous-marin. Ceci ne peut être considéré comme



La chapelle ardente devant laquelle défila la foule, aux Invalides.



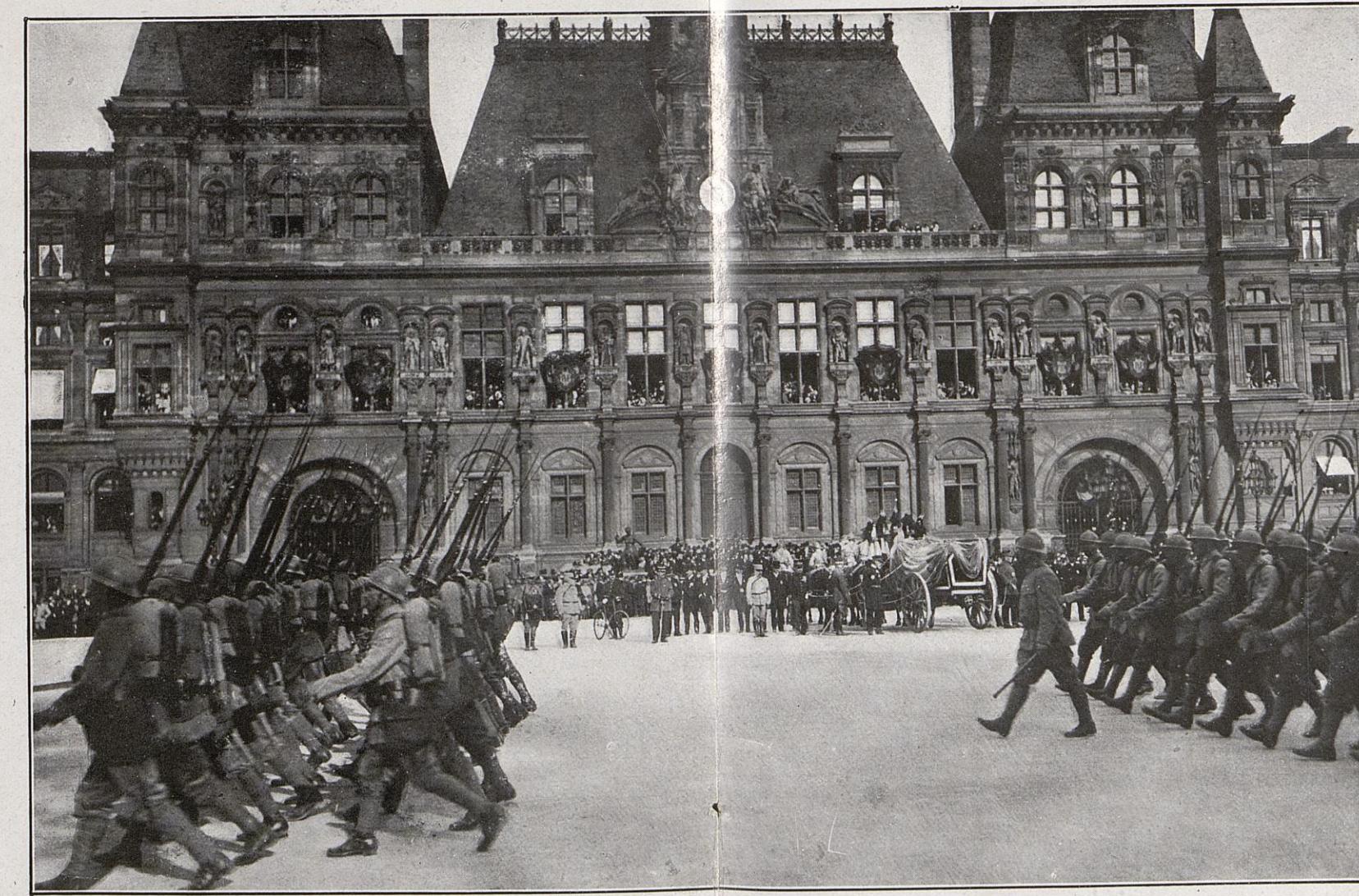
Le Président, S. A. le prince de Monaco, les Présidents des Chambres, tous les membres du Cabinet, le corps diplomatique suivent le char funèbre.



Les cinq chars surchargés de splendides couronnes, offertes par les plus hautes personnalités de l'Etat, arrivent sur la place de l'Hôtel de Ville.



En face du cercueil du général Galliéni, placé sur une prolonge d'artillerie, M. Mithouard, président du Conseil Municipal, parlant au nom de la population parisienne, prononce son superbe et très ému discours.



Les derniers honneurs, rendus au sauveur de Paris, devant le Palais Municipal, par toutes les troupes, délégations et corps constitués qui ont fait cortège au grand disparu.

LES SUPERBES ET INOUBLIABLES OBSÈQUES QUE PARIS FIT AU GÉNÉRAL GALLIÉNI.



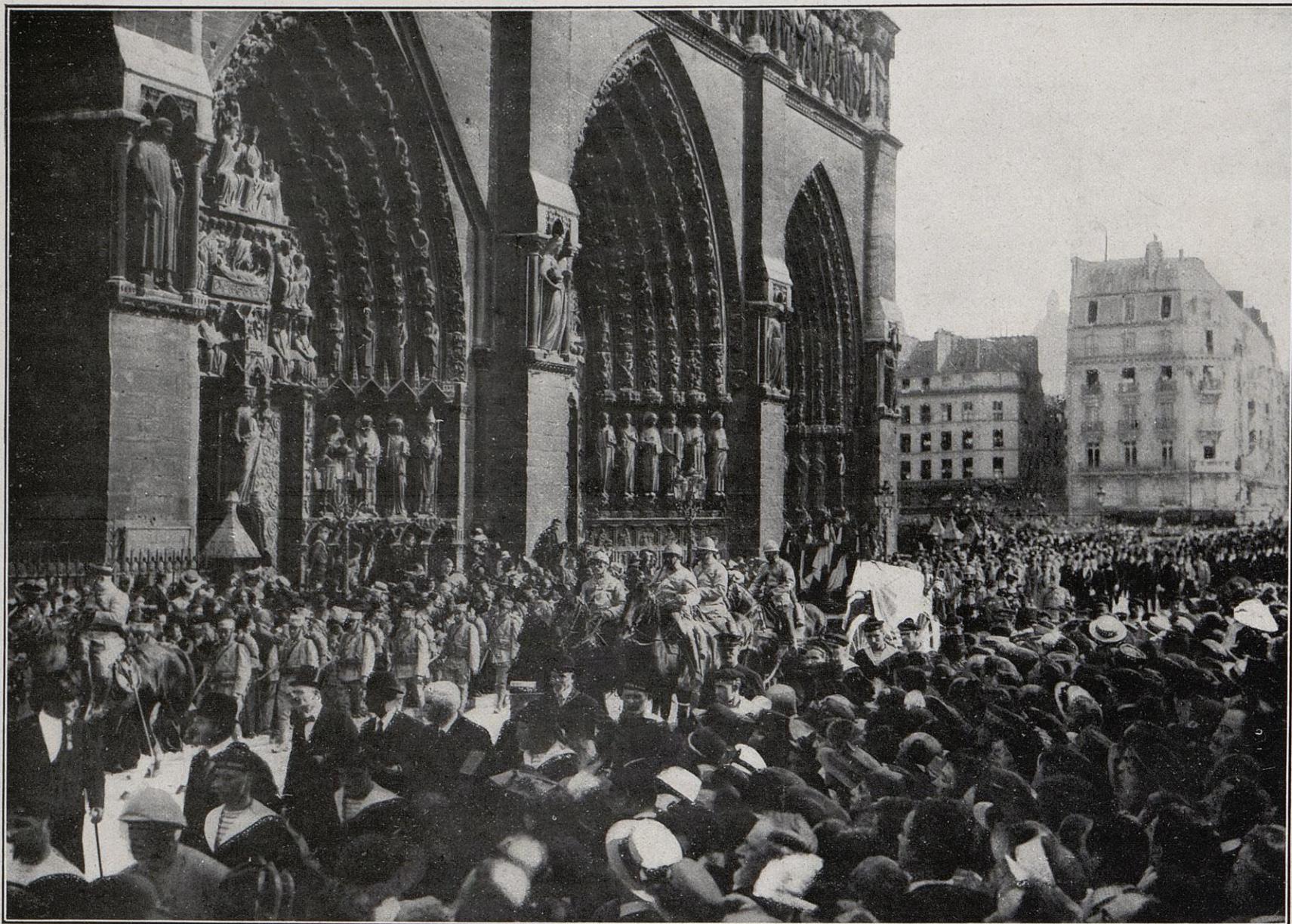
Le cortège se met en marche et s'apprête à quitter les Invalides.



Sur tout le parcours une foule immense et comme jamais l'on n'en vit encore s'était massée pour saluer la dépouille du vainqueur de la bataille de l'Ourcq.



Et durant une heure, inlassablement, continua le défilé des hommages pieux et fervents rendus à la mémoire du glorieux Général.

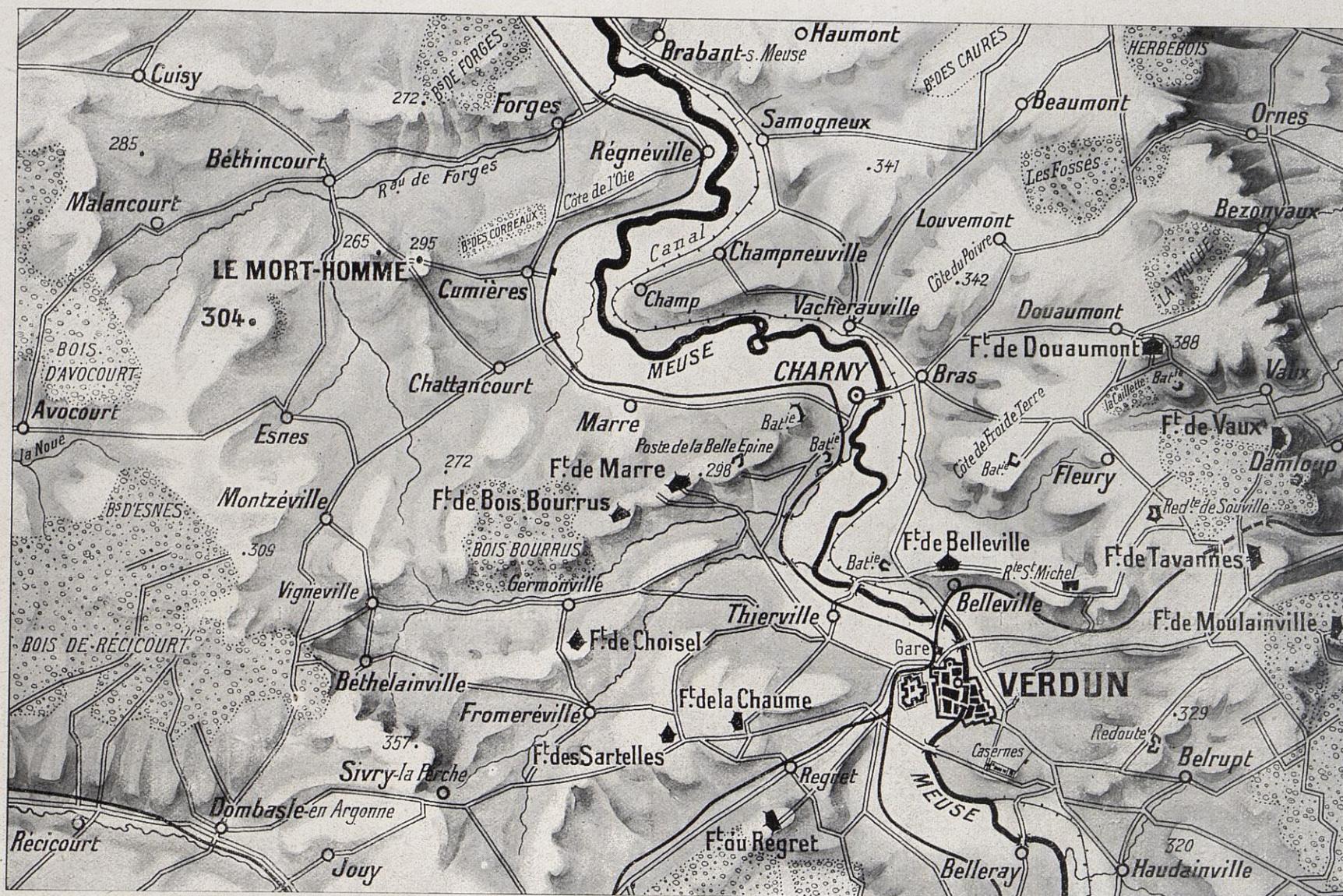


DEVANT NOTRE-DAME. — Une des plus solennelles étapes du voyage à travers Paris des dépouilles du Gouverneur militaire, auquel nous devons la sauvegarde de nos monuments et de nos superbes horizons.



La famille du Général, pendant les discours, aux Invalides.

(Cliché Naudin.)



FRANCE ET ALLEMAGNE FACE A FACE. — Verdun et les positions que défendent, avec un si sublime héroïsme, nos admirables soldats.



AUTRICHE ET ITALIE EN PRÉSENCE. — Les champs de bataille du Trentin et les sites où l'armée italienne arrête la ruée de ses éternels ennemis.



Un coin du village de Vaux, tel qu'il est actuellement.



L'explosion d'un de ces obus qui tombent sans arrêt.



Prisonniers allemands gardés par des goumiers marocains.



Aviateurs allemands tombés dans nos lignes et faits prisonniers.

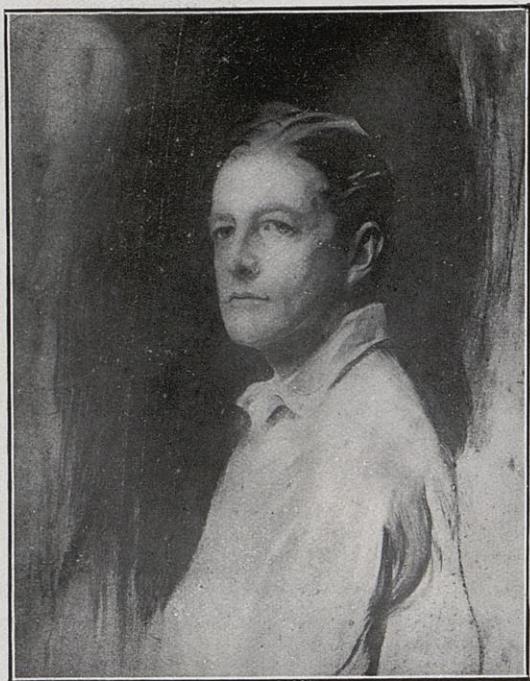
## AUTOUR DE VERDUN



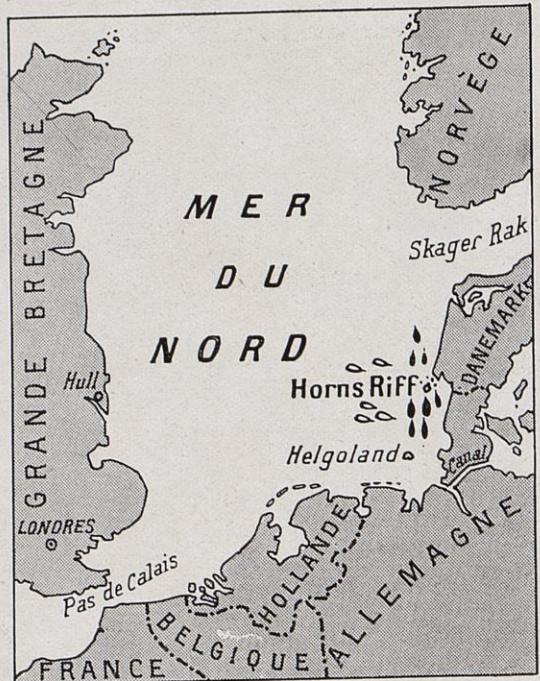
L'AVIATEUR GILBERT. — Le voici de retour à Paris. — A la gare de Lyon une foule nombreuse attendait le vaillant aviateur et l'acclama frénétiquement.



L'AVANCE ANGLAISE EN MÉSOPOTAMIE. — Malgré les pires difficultés, malgré l'inclémence du climat qui commence à devenir torride, les Anglais accentuent sans arrêt leurs progrès en Mésopotamie. Bientôt leur jonction avec le gros de l'armée russe sera chose accomplie. Ce jour-là Bagdad sera bien près d'être conquise.



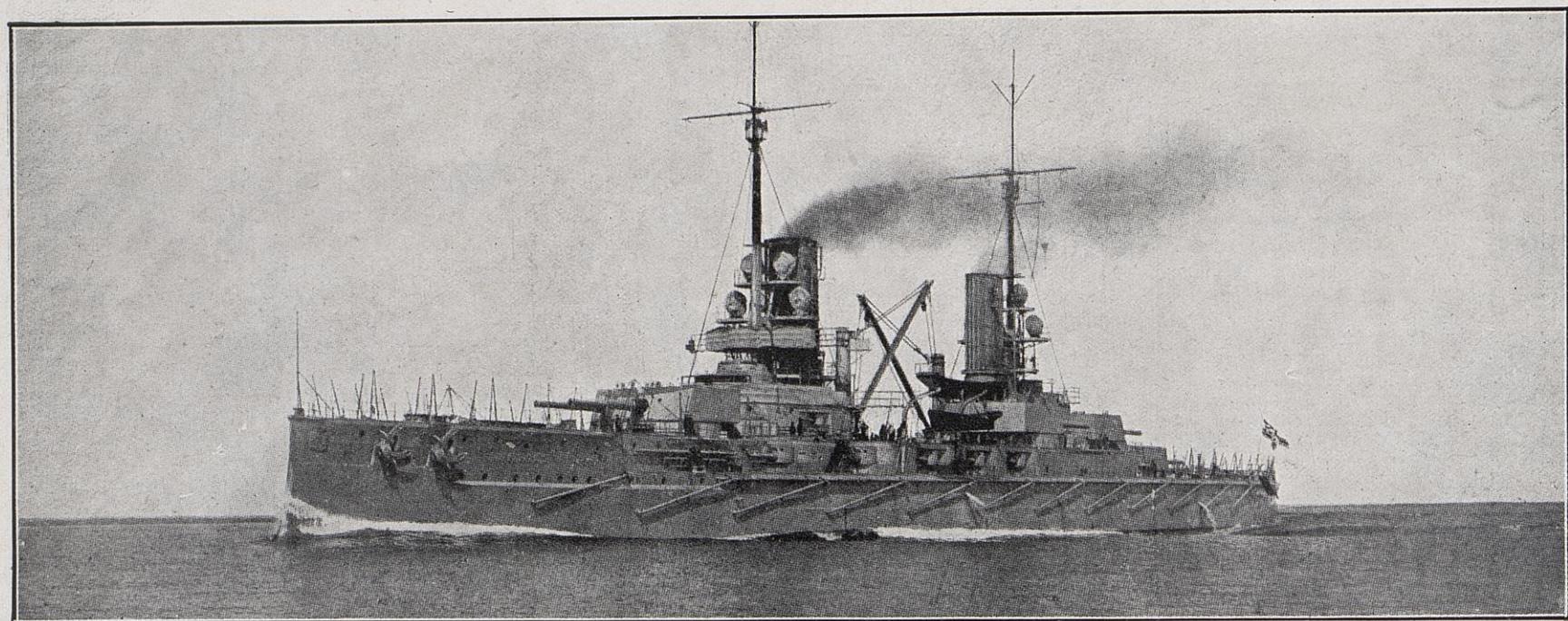
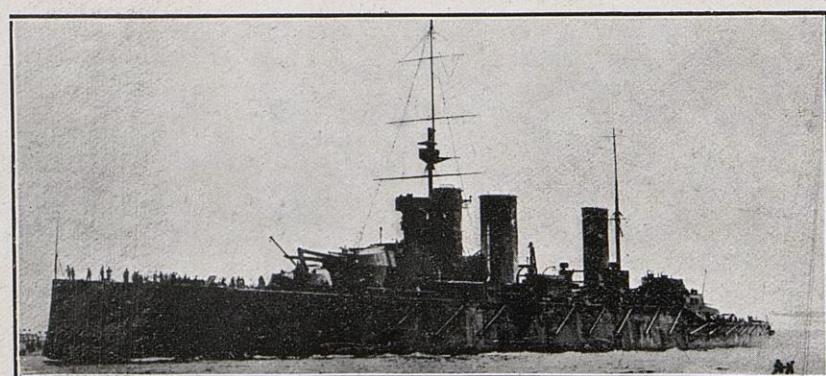
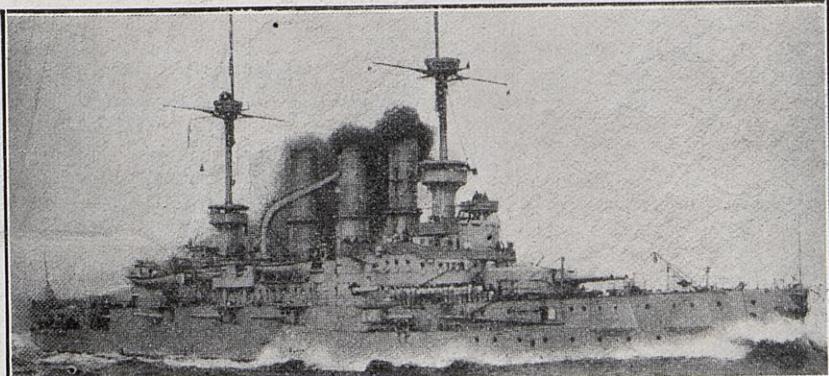
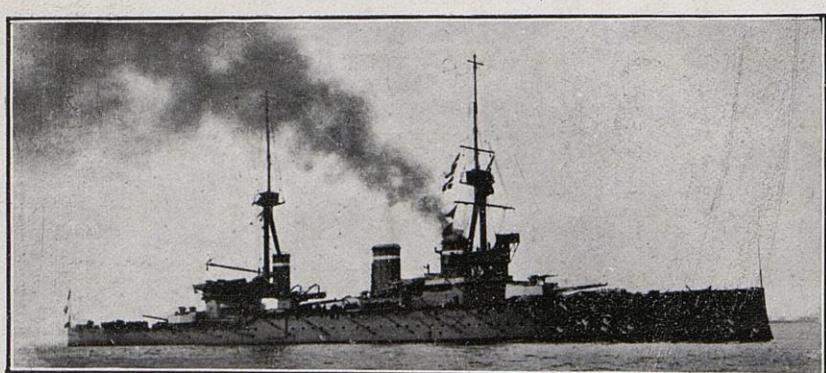
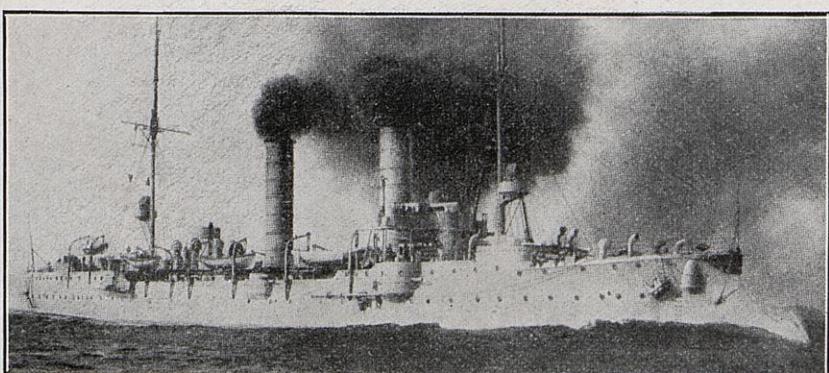
L'amiral anglais Sir David Beatty.



Le lieu du combat.

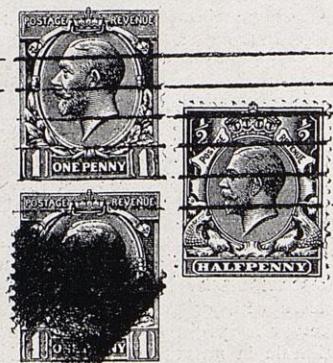


L'amiral allemand von Scheer.

Le grand Dreadnought allemand du type *Kaiser*.Le croiseur de combat anglais, *Queen-Mary*.Le gros cuirassé allemand *Pommern*.L'*Invincible*, croiseur de combat anglais.Le croiseur de combat allemand *Frauenlob*.

## LE GRAND COMBAT NAVAL DE LA COTE DE JUTLAND.

Le lieu du combat, les amiraux qui y prirent la part la plus active, quelques-uns des grands vaisseaux, qui, de part et d'autre, coulèrent sous les flots.



1916. 4. 15. —

Dear Sir,  
Just twice back as  
this when the Allies are  
fighting for the same of you  
Europe.  
Glorious National Service  
"Lions of Arc" cannot but  
be an inspiration of heroic  
bravery to Frenchmen and  
Englishmen alike.

Yours faithfully  
David Beatty

13 Quai Voltaire  
Paris

PASSED BY  
SHIP'S CENSOR  
NO. 2

[En réponse à une lettre que lui adressait notre Rédacteur en Chef, M. Alfred Joussetin, au sujet de Jeanne d'Arc, louée, fêtée, honorée par les Anglais résidant en France, Sir David Beatty, le vainqueur du Dogger-Bank, le superbe marin qui fut preuve de tant d'adresse tactique et de tant d'admirable vaillance, ces jours-ci, dans la mer du Nord, Sir David Beatty, disons-nous, répondit, de son vaisseau-amiral (LION), par le spirituel billet que voici :]

Cher Monsieur,  
Dans des temps tels que ceux où les Alliés combattent pour la liberté de l'Europe, le nom de votre glorieuse héroïne nationale Jeanne d'Arc ne peut être qu'une inspiration d'heroïsme pour les Français comme pour les Anglais, leurs Alliés.  
Votre bien dévoué,  
DAVID BEATTY.

## LE MOIS RÉTROSPECTIF

LE MONDE, LE THÉÂTRE ET LA MODE,  
IL Y A CINQUANTE ANS  
(Mai 1866).

— La promenade matinale à « la Mare d'Auteuil » est exquise en ces jours printaniers, et stimule la verve du chroniqueur Charles Yriarte.

— Il y a là, dit-il, de charmants défilés d'amazones. Rien n'est élégant à voir comme ces tailles souples et bien prises dans le justaucorps de drap, les chignons relevés sous le chapeau noir qui nous sied si mal et qui va si bien à ces amours de jolies personnes ; la jupe longue qui flotte, la main qui s'arrondit gracieusement en tenant la bride, le petit regard coquet, furtif, qu'on jette en passant au piéton modeste qui est un peu venu pour vous voir, tout cela est du plus galant effet.

Ces dames n'avaient point encore imaginé de monter à califourchon, comme les hommes, et, pour ce faire, d'adopter la culotte dont, plus tard, la pratique de la bicyclette devait rendre l'usage courant.

— Au Salon, on admire un « délicieux » *Passage du Gué*, de Fromentin ; *Le Massacre des Polonais* (Varsovie), par Robert-Fleury, fils ; *La Remise de chevreuil*, de Courbet ; *Les Mendians italiens*, de Bonnat ; un « très curieux » *Bourreau*, de Gérôme ; un « joli » Worms ; d'« excellentes toiles » de Brown ; deux Corot, « de la plus belle qualité » ; un « superbe » Daubigny ; un « beau » *Portrait*, par Jalabert ; un *Fou Henri III, avec des chiens*, par Roybet ; *Stamboul*, de Ziem ; *L'Enfant prodigue*, de Dubufe ; *l'Orphée*, de Gustave Moreau, qui (nous dit Théophile Gautier, dans son feuilleton du *Moniteur*), « commence à préoccuper vivement le public et, surtout, les artistes ».

Et, tout comme plus récemment, on se plaint de la surabondance des œuvres exposées, dont le chiffre n'est pas inférieur à trois mille.

— Les exigences des artistes lyriques sont, dès ce temps, excessives. Pour chanter deux morceaux dans un concert — il est vrai qu'il avait lieu à Anvers, et qu'à cette époque, c'était un déplacement sérieux pour se transporter en Belgique — le baryton Faure a demandé quatre mille francs.

Plus modeste, Mme Christine Nilsson n'en a réclamé que deux mille cinq cents. C'est tout de même un peu cher pour deux romances.

\*\*

— A l'Opéra, pour les débuts de Mme Granzof, on reprend *Giselle*, le Ballet d'Adam sur le scenario de Théophile Gautier et Coralli.

De son vrai nom : Grantzau, la nouvelle venue est Allemande. Son entrain, sa jeunesse et sa bonne volonté compensent l'absence de sentiment plastique d'une Rosati, l'art consommé d'une Liry, et l'élégance d'une Ferraris. Toujours, et sans être une étoile de première grandeur, elle a obtenu un vif succès, nous dit-on, « dans le solo de flûte du 1<sup>er</sup> acte ». Ce n'est pourtant pas elle, on s'en doute, qui jouait de cet instrument...

— Aux Italiens, reprise de *L'Italiana in Algieri* pour produire Mme Mela qui s'intitule : la Cantatrice-Ténor, qui a mis des moustaches et endossé un costume de zouave assez ridicule, dont on rit.

Quelques soirs plus tard, elle paraît tout aussi peu à son avantage dans un médiocre opéra-bouffe dont son père est l'auteur : *Il Casino di Campagna*, avec, pour partenaires, Mme Sorandi et Mercuriali.

— Le Théâtre Lyrique offre une autre version de *Don Juan*, où le récitatif adopté à l'Opéra est remplacé par du dialogue parlé.

Dona Anna, c'est Mme Charton-Demeur, « à la voix pathétique, au talent plein de correction » ; Elvire, Mme Nilsson, dont la grâce et la beauté ajoutent au charme de son chant ; Zerline, Mme Carvalho qui fait, assure-t-on, des prodiges de dextérité et d'adresse.

Don Juan est échu à Barré, manquant

d'autorité, mais dont le jeu est aisément agréable.

Michot, dans *Ottavio*, abuse des effets de *mezza-voce*.

Troy, très en dehors, comme Leporello, a dit à souhait l'air de la liste. On reproche à Depassio d'avoir chanté sans justesse la scène de la statue. Lutz enfin est jugé convenable, dans *Mazetto*.

Le « clou » de la représentation a été le « *Trio des Masques* » chanté avec une perfection qui, de mémoire de « dilettante », n'avait pas été atteinte jusqu'à ce jour.

— Aux Bouffes, la verve et « le diable au corps » de Mme Ugale font merveille dans une reprise des *Bavards*, d'Offenbach, accompagnés, sur l'affiche, par *Les Rendez-vous bourgeois*, avec Désiré et Mme Tautin, l'Eurydice d'« *Orphée aux Enfers* » que l'on est tout surpris de trouver dans un emploi d'ingénierie.

— Au Gymnase, une comédie de Michel Carré et Raymond Deslandes, *Le Tourbillon*, montre une jeune fille de province qui réussit à arracher son fiancé aux dangers de « la capitale ».

ou de pintade. Et ce miraculeux jupon est dépourvu de tout cercle d'acier. Quel coup pour les « cages » !

On a décreté, en outre, qu'une « jolie femme » peut, désormais, sans être le moins du monde en deuil, s'habiller tout en noir. On allégué que cela rajeunit d'au moins dix bonnes années ; que le noir « communique un air de distinction suprême », et qu'enfin, il donne à celle qui l'adopte l'apparence « d'une jeune veuve, en pleine lune d'hyménée » !!!

Et Chapron (le *Mouchoiriste* Impérial que j'ai nommé dans un article précédent) continue à éditer à profusion des créations nouvelles : le Derby, pour les courses ; le Ninive (oh ! pourquoi ?) pour la promenade au bois ; le Florian, pour la campagne, et le Metternich, pour monter à cheval. Il convient de parfumer ces différents « tissus » avec du « Bouquet de fleurs de mai », ou de l'« Extrait de Violette de Parme » ; mais en aucun cas avec de la Rose ou du Jasmin dont l'arôme n'est point admis « dans un certain monde ».

Le produit de l'Exposition sera attribué à nos glorieux blessés et aux œuvres de guerre de l'Union.

\*\*

## SITUATIONS D'AVENIR.

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE DU GYMNASIE. *La Charrette anglaise*. Comédie-vaudeville en 3 actes de MM. G. Berr et L. Verneuil.

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL. *Le Veilleur de Nuit*. Comédie en 3 actes de M. Sacha Guitry.

Robert William Sharpless est un jeune Anglais beaucoup plus courageux qu'il ne croit l'être. Brave à l'excès dans les circonstances critiques, il a sauvé des gens en train de se noyer, il a arrêté une charrette anglaise emballée ; cependant, la guerre ayant éclaté, il s'est trouvé tout à fait décidé à ne pas aller au devant du danger, et même, quand on a parlé dans son pays d'enrôlement forcé pour les célibataires, il s'est dit qu'il vaudrait mieux pour lui être marié, surtout si c'était avec Mme Germaine Gondrecourt à laquelle il croit ne pas être indifférent. Il a bien vite quitté le paisible Saint-Brieuc et gagné Paris, où il se présente chez les Gondrecourt qu'il trouve tout occupés de la guerre, des blessés, des marrainages, et aussi tout frémissants des superbes exploits d'un capitaine aviateur anglais qui se couvre de gloire à Salonique et qui s'appelle William Robert Sharpless. Les Gondrecourt ne voient pas de différence entre le RW et le WR ; pour eux le Sharpless qu'ils connaissent ne fait qu'un avec le héros. Et ils accueillent comme tel le jeune homme qui n'a pas la force de se défendre mais ne va cependant pas jusqu'à mentir et raconter à son avantage les exploits d'un autre.

Devant W. R. Sharpless venu en permission, R. W. Sharpless reprend possession de lui-même. Un aveu fait avec dignité et sans aucune réticence lui mérite le pardon de tous et surtout de Germaine qui l'épousera dès qu'il aura rempli son devoir d'Anglais loyal.

Ce joli sujet est agrémenté d'une foule de détails ingénieusement variés, qui tiennent tantôt de la comédie, tantôt du vaudeville, en restant toujours d'une jolie correction. Les personnages groupés autour des trois principaux sont bien vivants et tout à fait de nos jours. Une bonne humeur constante naît de situations et de mots bien trouvés ; une excellente troupe a été réunie qui groupe les noms appréciés de MM. G. Dubosc, H. Defrenu, L. Maurel, H. Baur, Mmes J. Danjou, L. Marquet et Rysor.

\*\*

Bien différent est le sujet du *Veilleur de Nuit*, que M. S. Guitry, passant la revue de ses succès, vient de donner au Palais-Royal. La pièce est fort amusante elle est traitée avec la belle fougue de la jeunesse qui, croyant connaître la vie fonde sur les préjugés et les conventions, en signale la naïveté et l'hypocrisie ; les ayant déclarés désuets et inutiles, l'auteur ne manque cependant pas de leur rendre une certaine justice, en terminant sur une conversation qui devrait tout résoudre et qu'il laisse inachevée.

Infiniment d'esprit, une connaissance approfondie de la scène, un dialogue vivant, plein de trouvailles, d'observation, toutes ces grandes qualités signalent cette pièce comme bien d'autres du même auteur.

C'est dans le *Veilleur de Nuit* que Mme Lysès a tracé une inoubliable silhouette de bonne, d'une drôlerie irrésistible. Mme J. Renouard sait se montrer successivement gaie et étonnée aux côtés de M. S. Guitry, correcte, réservée auprès de M. Duquesne ; aussi son début est-il tout à fait intéressant.

Marcel FOURNIER.



AUTOUR DE VERDUN. — Prisonniers allemands transportant un des leurs, blessé, vers une de nos ambulances.

Les interprètes sont Arnal, Berton, Laudrol, Derval ; Mmes Pasca, Fromentin et Blanche Pierson, dont la beauté faisait sensation à cette époque, mais dont le talent, à son aurore, était quelque peu discuté.

N'est-ce point Barbeau d'Auréville qui, parlant d'elle dans son feuilleton, la traitait de *Galathée en saindoux* ?

Du saindoux fameusement résistant, alors, et qui, avec les années, défie la solidité du marbre, puisqu'à l'heure qui sonne Mme Pierson est toujours applaudie à la Comédie-Française où elle a conquise une situation artistique des plus enviables.

Pour une fois, « le Connétable des lettres » avait manqué de flair.

— Des grincheux se plaignent des trop petits chapeaux de ces dames, comme plus tard on devait se plaindre des trop grands qu'elles s'entêtaient naguère à ne point quitter, au théâtre, en empêchant toutes les personnes placées derrière elles de voir quoi que ce soit de ce qui se passait sur la scène.

Aux ornements d'or qui ont fait fureur un moment pour garnir les toilettes et les coiffures, succède la paille « charmante » (?) pour les costumes de bains de mer et les eaux. On vante la joliesse de toute une collection *artistique* de galons, de grelots, de pendeloques en paille et en crin végétal. Mais ce n'est là qu'un caprice que l'on juge peu durable.

Les destinées triomphantes de la crinoline commencent à péricliter. En portera-t-on encore, ou bien n'en portera-t-on plus ? Passionnante question ! En attendant, on vient d'imaginer un certain jupon qui rejette la traîne de la robe très en arrière et donne, aux femmes, l'air de traîner après elles une queue de paon

Je laisse la responsabilité de cette assertion à notre chroniqueuse mondaine d'autan, la Vicomtesse de Renneville, qui enseigne, par surcroît, que pour les observateurs, une femme élégante est reconnaissable au mouchoir qu'elle porte et surtout, « à la senteur qui s'en exhale ».

A. BOISARD.

*Les grands événements qui se sont produits cette semaine, et l'abondance des documents à insérer nous obligent, à notre très vif regret, à remettre à samedi prochain l'article si attendu et si prisé de notre spirituel collaborateur ALBERT FLAMENT.*

## ÉCHOS

## EXPOSITIONS

« L'Union pour la Belgique et les pays Alliés et Amis », dont le Président de la République et S. M. le Roi des Belges ont accepté la Présidence d'honneur, a ouvert le mercredi 7 juin, 15, avenue des Champs-Elysées, dans l'hôtel Jamarin, une exposition des plus belles œuvres du XVIII<sup>e</sup> siècle, meubles et objets d'art.

Cette Exposition formée avec le bienveillant concours du Garde-Meuble national et des grands collectionneurs de Paris, qui ont prêté leurs plus belles pièces, est appelée à un grand retentissement, en montrant que Paris est resté calme au milieu de la guerre et ne craint pas de montrer ses richesses dans l'assurance de la victoire.

Le général Niox a bien voulu accepter la présidence d'honneur du Comité organisateur.

Imp. E. DESFOSSÉS, 13, quai Voltaire.